

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 8 AOUT 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par Gastou-P. Labat.—L'utilité de se rajeunir.—Nouvelle : Elle et lui, par Mathilde Aigueperse.—L'association des architectes.—Li-Hung-Tchang chez Bismarck.—Poésie : Il se peut, par Jules Lanos.—Gratitude et compliment, par Laurette.—S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.—Poésie : Crépuscule, par Jos. Archambault.—A travers le Canada : L'orphelinat agricole de Notre-Dame de Montfort.—Encore un plagiat littéraires, par Louissette.—La chaussure de la femme.—Inventions nouvelles (avec gravures).—Chute de Napoléon.—Variétés.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portraits du prince de Bismarck et de Li-Hung-Tchang.—S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.—Portraits des membres du comité de régie des étudiants en architecture, de Montréal.—A travers le Canada : L'orphelinat agricole de Notre-Dame de Montfort : Les orphelins avec leurs directeurs et directrices ; Groupe de quelques-uns des bienfaiteurs et des directeurs ; Le cimetière des religieuses ; Intérieur de la chapelle ; Vue du lac au Chevreuil ; La mission agricole d'Arundel ; Groupe d'excursionnistes.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Je ne vois rien de triste comme d'être triste... sans savoir pourquoi.

Et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Peut-être l'aventure de la femme d'un colonel anglais, dont le nom m'échappe, en est elle la cause ? Pauvre colonel !

Cette dame, du meilleur monde, nous disent les journaux de Londres,—comment doivent être celle du mauvais !—a été arrêtée pour ivresse, désordre, blasphème, etc., etc., et a été jugée mûre pour la prison, où elle est en train de cuver son gin et de faire d'amères réflexions sur le peu de liberté dont on jouit en Angleterre.

\*\*\* Cependant, non, ce n'est pas le cas de la colonne qui me donne des idées noires.

Ne serait-ce pas plutôt celui de Miss Lansing Rowan ?

Cette miss au teint rose, aux joues fraîches, aux nerfs d'acier, cette jeune fille s'est mis en tête de défier Corbett : elle veut se battre à coups de poing avec le champion de la boxe !

Au fait, pourquoi pas ?

Est-ce que l'un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ aurait la prétention de soutenir que Miss Lansing Rowan ne devrait pas se payer le plaisir de se battre à coups de poing ? Cela fait encore moins mal que des coups de langue.

Personne—sauf Corbett—ne trouve la chose étrange. N'a-t-on pas vu en France, sous l'ancien régime, deux femmes—très nobles de nom—se battre à l'épée pour l'amour d'un imbécile ? Miss Rowan, elle, veut se battre pour l'amour de l'art.

\*\*\* Duel de femmes, de grandes dames, allez-vous dire ; ce n'est pas possible !

C'est de l'histoire pourtant. En voici un exemple :

En ce bon vieux temps, que des ankylosés du bon sens regrettent, la comtesse de Nesles et la marquise de Polignac, se battirent au pistolet—quels pistolets !—au bois de Boulogne.

—Tirez la première, dit la marquise.

Madame de Nesle ajusta sa rivale et la manqua.

—La colère fait trembler la main, dit madame de Polignac.

Et venant à son tour, elle coupa un bout de l'oreille de la comtesse.

Il y en eut bien d'autres duels de femmes !

\*\*\* Corbett, en apprenant le défi qui lui était lancé sourit, branla la tête, s'appuya contre un poteau de télégraphe, parut absorbé dans de profondes réflexions et recouvra enfin la parole :

—Well, je ne sais que dire. C'est la plus étrange proposition que j'ai eue de ma vie. J'ai bien reçu des lettres de femmes, mais jamais comme celle-là. Une femme ! Je dois me battre bientôt contre un gaillard rudement solide, mais cela n'est rien à côté de l'affaire que me propose cette dame, j'ai envie de lui abandonner le championnat, par défaut de "comparoire".

Mais Miss Rowan ne l'entend pas de cette oreille, et il lui faut sa petite bataille.

Et dire qu'un écrivain, J.-J. Rousseau, a pondu cette phrase : "La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité et sa faiblesse".

Jean-Jacques ne s'y connaissait pas.

\*\*\* Est-ce l'intrusion de trop de mots anglais dans notre belle langue qui m'ennuie ? Non, car un écrivain du vieux pays de Gaule, M. Nicolet, nous assure que le Français n'est nullement en danger et voici ce qu'il dit à ce sujet :

Lorsque des commerçants français arborent la pancarte "English spoken" ou "Man spricht deutsch" songent-ils à passer, avec armes et bagages, du côté de l'ennemi ? Nullement. Ils font savoir aux étrangers qu'ils peuvent entrer dans le magasin, qu'ils y trouveront quelqu'un à même de les recevoir et de converser dans leur langue ; neuf fois sur dix, il leur est répondu que l'interprète est sorti et les braves gens en sont réduits à s'exprimer en un français approximatif, constellé de barbarismes et de pataquès.

Lorsqu'un bon snob (encore un mot intrus) raconte qu'il est invité pour le lendemain à un *garden-party*, il ne met pas en réril l'existence de la langue française. Ce qui est ridicule, c'est que le public français ait accordé la naturalisation à certains vocables revenus défigurés de leur exil d'outre-Manche : le joli mot "fleurter" séduit les Anglais ; ils le costumant en *flirt* et voilà que le *flirt* conquiert la France et qu'on y flirte et qu'on oublie d'y fleurter, si l'on y continue à conter fleurette.

Semblables cas sont de minuscules infiltrations dans un réservoir immense : elles s'y perdent, elles y deviennent promptement méconnaissables.

Il n'y a guère lieu de redouter le débordement des racines étrangères sur le terrain français ; c'est, au contraire, le français qui partout s'infiltré et prospère.

Ouvrons les journaux, parcourons les journaux anglais ; il n'est point de numéro, il n'est point de

volume où non seulement se rencontrent des mots français, mais des phrases françaises ; le *Courrier de la mode* d'un des principaux illustrés de Londres, est intitulé : "Place aux dames," ce qui n'a rien de particulièrement visigoth.

En Hollande, le dictionnaire officiel appelle "régiment" un régiment et "soldat" ou "militaire" le soldat.

En Allemagne..., c'est précisément là que la francisation du vocabulaire est la plus intense. Bismarck tâcha de réagir par des circulaires draconiennes, mais leur sévérité n'inclina que les porte-plumes des bureaux ministériels et les journaux fourmillent de vocables naturalisés en même temps que déviés de leur acception originaire : la cave y devient "ein souterrain" et l'entresol s'y appelle "der Belétage"...

Pour ce qui est de l'anglomanie présente, c'est une mode et elle sera tôt passée. Le doux et clair parler français n'est nullement en danger.

Non, ce sont les mouches qui deviennent agaçantes en diable, les mouches qui ne sont que trop de saison.

Un savant, Marcy, a calculé qu'une mouche peut faire un kilomètre (environ onze cents verges) à la minute, et que son aile bat trois cent trente fois à la seconde. Une mouche, volant continuellement, ferait donc le tour du monde en vingt-deux jours.

Grâce à la conformation de ses pieds, dit le même savant, la mouche est un prodige d'équilibre, et l'on est surpris de la voir trotter avec autant d'aisance sur le plafond que sur une table ou une vitre. L'explication est simple : le pied de la mouche est garni de membranes lâches et molles, dont elle étend le rebord en soulevant le milieu. Posant toujours son pied à plat, elle creuse le dessous en ventouse, c'est-à-dire que pour continuer sa course, elle n'a qu'à détendre les muscles en question.

Les renseignements de M. Marcy sont très intéressants, mais les mouches sont bien ennuyantes.

\*\*\* Les journaux de Montréal annoncent au public que Mélina X..., vient d'être condamnée à deux mois de prison, pour avoir volé une théière à son mari.

Ce vol, ce mari, cette condamnation, cette théière, la femme, tout cela jette du brouillard dans mon encéphale.

Quelle théière, quel mari, quelle épouse !!

Et, pour comble d'ennuis, pas de détails dans les journaux.

On dit bien que le plaignant—le mari !—est marchand de théières, mais cela n'explique pas le mobile du vol—puisqu'il y a.

A quoi sert une théière ? A faire du thé.

Pourquoi peut-on voler une théière à son mari ? Pour lui faire du thé.

Mais alors, Mélina, au lieu d'avoir deux mois de prison, aurait dû recevoir les félicitations du tribunal et les remerciements de son mari !

Pauvre Mélina !

\*\*\* Les articles de mode fourmillent de détails sur les nombreuses toilettes de la fille du prince de Galles qui vient d'épouser un prince de Danemark.

Ce que c'est beau, ces toilettes ! Ce que cela coûte cher !

C'est magnifique pour le commerce, à ce qu'il paraît.

Je voudrais bien connaître les détails de la toilette de noces de la première fille d'Eve et la comparer à celle de la princesse anglaise.

Mademoiselle Adam—(et Eve)—était certes une princesse de la plus haute volée, d'une bien plus haute volée, d'une bien plus haute noblesse que les princesses de nos jours, et cependant il me semble que ces dernières dédaigneraient le costume de leur gracieuse aïeule.

Pourquoi ?

\*\*\* Les changements de gouvernement ont une grande influence sur le langage et sur le style épistolaire.

On raconte qu'à l'époque de la Révolution française il fallait avoir grand soin de ne pas employer d'expression pouvant rappeler l'ancien régime.

On conserve, aux archives de Paris, une lettre assez